



Adrien **CADET**

12 septembre 1912 - 28 décembre 1961

Maire des Aviron
Vice-président du Conseil Général

Adrien Cadet naquit le 12 septembre 1912 à l'Etang Saint-Leu, de Victor Cadet, propriétaire terrien, et d'Isabelle Grimaud. Son frère aîné prénommé Victor comme son père, fit carrière dans la police. Le commissaire Cadet, connu de bon nombre de Dionysiens, était aussi réputé pour sa façon originale de jauger les candidats au permis de conduire...

Adrien Cadet fit ses études secondaires au lycée Leconte de Lisle et se distingua dans les rangs de l'*Olympique*, équipe de football créée et animée par Léopold Rambaud.

Très jeune (à vingt ans) il est chargé par son père de s'occuper de la propriété familiale qui allait du rivage de l'Etang-Salé-les-Bains jusqu'à la forêt domaniale du Tévelave. L'habitation qui se trouvait aux Aviron, grande maison coloniale avec sa longère de magasins, d'écuries etc... était alimentée en eau potable par la source «Cadet» captée bien plus haut vers 1100 m d'altitude aux limites de la concession. L'entretien et la surveillance de cette canalisation, oh combien précieuse ! qui alimentait à la fois la citerne pour les humains, l'abreuvoir pour les animaux et le bassin pour les poissons, occupait à temps plein un journalier agricole.

En 1937 il épouse Rachel Rivière, fille de Laurency Rivière. Cet autodidacte qui à force de volonté et de courage (et avec l'aide de sa femme) sut se bâtir une respectable fortune, est resté dans la mémoire des anciens Saint-Gillois. Adrien et Rachel eurent quatre enfants dont les trois derniers font encore leur carrière à la Réunion.

Très vite Adrien Cadet se lance dans la politique et, soutenu dans l'ombre et avec efficacité par son épouse, devient Maire des Aviron en 1943 et le restera jusqu'à sa mort survenue dix-huit ans plus tard. Il fut aussi Conseiller Général et Premier Vice Président de cette assemblée où il restera toujours un fidèle lieutenant du président de ce temps : Roger Payet, beau-père du Sénateur Pierre Lagourgue. A cette époque les communes sont très pauvres, le Maire ne perçoit pratiquement pas d'indemnités et paye souvent de sa personne et de ses deniers propres, ses actions de communications.

Fidèle à l'œuvre de Léopold Rambaud, il crée aux Aviron une équipe de football qu'il appellera aussi «l'*Olympique*». Gros travailleur, il participe activement à la vie publique de son île en l'avenir de laquelle il croit fermement. Ses administrés trouvent en

CADET Adrien

lui un homme toujours disponible et à leur écoute. La reconstruction de l'église du Tévelave lui tient beaucoup à cœur et il a la joie d'assister à sa consécration le 27 décembre 1961, avant de disparaître brutalement le lendemain, 28 décembre à l'âge de 49 ans.

Titulaire des palmes académiques, de la croix de la Légion d'honneur, il repose au cimetière des Avirons où son épouse le rejoint quelques années plus tard.

LE GENTLEMAN-FARMER

«Actuellement, je mets de l'eau sur les lechis et les manguiers pour essayer d'avoir des primeurs car il fait très sec, ce qui est normal en cette saison. Le jeune Marodon est dans la maison de l'Etang-Safé depuis le début du mois. Au point de vue santé, ça va à peu près, Maman est un peu fatiguée avec une douleur dans le cou qui la gêne un peu. Il est midi vingt, Henriette m'a porté un petit poste qu'elle a eu en cadeau à la Clinique, je vais donc écouter les nouvelles...»

Lettre d'Adrien Cadet à ses enfants
le 29 octobre 1961

Source

- Archives familiales
- Madame Sylvaine Robert, fille d'Adrien Cadet

Illustration : Adrien Cadet (Archives familiales)



Thérésien **CADET**

21 juin 1937 - 2 février 1987

Botaniste
Professeur d'université

Fils de Louis-Edgar Cadet et de Marie-Andréa Bègue, Louis-Thérésien Cadet est né aux Aviron le 21 juin 1937. Il grandit dans une modeste famille du Tévelave et se révèle exceptionnellement brillant. Elève-maître à l'École Normale à l'âge de 16 ans, il se destinait, modestement, à la carrière d'instituteur. Ses professeurs l'encouragèrent à être plus ambitieux. Après le baccalauréat, il fit la classe préparatoire scientifique au lycée Chaptal à Paris. Il passa l'agrégation des sciences naturelles en 1961.

Il retourna à la Réunion et enseigna à l'École Normale de St-Denis. Dès 1962, il mit en place l'embryon d'un enseignement supérieur scientifique à la Réunion, une antenne locale de la faculté des sciences de l'université de Marseille. Thérésien Cadet y dispensa des cours de biologie végétale et de biologie animale. Il prit aussi la direction du Centre de Formation des Professeurs de collège. De 1963 à septembre 1964, il assuma la gestion du Muséum d'Histoire Naturelle de Saint-Denis. En 1966 il intégra le Centre d'Enseignement Supérieur Scientifique, préfiguration de l'université de la Réunion, comme assistant. Il créa de toutes pièces un laboratoire de biologie végétale et commença les travaux sur la flore des Mascareignes. Il parcourut l'île et fit des prospections à Maurice, à Rodrigues et à Madagascar. Il élaborait le premier herbier de référence de la zone océan Indien qui rassemblera plus de 7 000 échantillons. Ce fut une énorme entreprise menée avec les plus grands organismes scientifiques du monde : le Royal Botanical Garden de Kew (Grande-Bretagne), le Bailey Hortorium de l'Université de Cornell aux Etats-Unis, l'Institut für Botanik de Darmstadt en Allemagne... Il soutint avec succès sa thèse de doctorat d'Etat en 1977 sur l'étude phytoécologique et phytosociologique de la forêt réunionnaise à l'université d'Aix-Marseille III. Pour Thérésien ce n'était pas un aboutissement et il se remit à l'œuvre.

Directeur de l'UER Sciences de 1977 à 1980 à l'université de la Réunion, membre fondateur de la Société Réunionnaise d'Etude et de Protection de la Nature (SREPEN), Thérésien Cadet accumula les responsabilités et ne compta pas son temps. Professeur d'université en 1981, officier des Palmes académiques, il publia des articles dans des revues internationales spécialisées sur la flore originale indioocéanique.

il meurt foudroyé par une crise cardiaque le lundi 2 février 1987. Une stèle de bois de natte perpétuant sa mémoire dans la forêt de Mare-Longue à St-Philippe est

CADET Thérésien

dévoilée en septembre 1993 par sa femme Jeanine qui fut également sa collaboratrice. Cette initiative de la Société des Amis de Thérésien Cadet est un hommage rendu, au pied d'un bois de Pomme centenaire, à celui qui consacra sa vie à l'étude de la végétation de la Réunion.

7 000 ECHANTILLONS

"Il a consacré pratiquement toute sa vie à l'étude de la végétation de la Réunion, sujet presque vierge, malgré les travaux quasi uniques à l'époque de Jacob de Cordemoy, Pierre Rivals et Jean Defos du Rau. Cette énorme entreprise, menée en collaboration avec des organismes scientifiques de premier plan, répartis dans le monde entier, lui a permis de rassembler 7 000 échantillons au plus profond du mystère de la flore réunionnaise."

Jean-Marc Miguet
Président de la Société des Amis de Thérésien Cadet

Bibliographie

La Végétation de l'île de la Réunion, 1980.

Source

Jacques Figier in *Contact* (publication de l'université de la Réunion).

Illustration : T. Cadet (Jibé)



Jean
CAZALOU

22 juillet 1869 - juillet 1916

Ingénieur-agronome

Fils d'Étienne-Jean-Henri Cazalou, libraire, et de Marie Noémie Coquelin, Jean Cazalou naquit à St-Denis, à la rue Bouvet, le 22 juillet 1869. Les Cazalou-Goyet étaient originaires du Lot et les Coquelin-Taillardaut venaient du Pas-de-Calais.

Henri Cazalou était absent de la Réunion au moment de la naissance de Jean, son second fils. Il s'était rendu en Indochine Française, comme de nombreux Réunionnais, pour y installer une librairie. Il avait embarqué le 15 juin 1869 pour Saïgon à bord du trois-mâts *Gustave* — 593 tonneaux, capitaine de la Pommeraye. Il était encore plus courant que les cadets de famille s'expatrient pour obtenir de meilleurs emplois.

Jean ne devait jamais connaître son père. Au voyage retour, Henri Cazalou mourut en mer, et son corps, selon l'usage, fut immergé.

Les familles Cazalou et Coquelin durent assumer une situation douloureuse et difficile. Jean, et son frère aîné Henri, firent leurs études au lycée Leconte de l'île de St-Denis. Ils partirent ensuite pour la France métropolitaine pour des études universitaires.

Henri Cazalou obtint le diplôme d'ingénieur des Arts et Métiers. Il occupa le poste de directeur des Forges et Fonderies de Suresnes pendant la guerre de 1914-1918.

Jean Cazalou fut admis à Grignon et termina de façon brillante ses études scientifiques pour obtenir le diplôme d'ingénieur agronome.

Il rentra au pays natal et on lui prédit un avenir assuré. Il fut nommé directeur des établissements du Crédit Foncier Colonial, puis prit la direction de l'établissement de Ravine Creuse à St-André. Il y rencontra son épouse. Ils auront cinq enfants.

Jean Cazalou décéda subitement en juillet 1916. Il n'avait que 47 ans.

Une foule immense l'accompagna à sa dernière demeure. L'hommage funèbre fut prononcé par M. Héliard, sous-directeur du Crédit Foncier Colonial, le Dr Léopold Martin, maire de St-André et M. J. Fontaine, chef de gare, ami personnel du défunt.

Madame Cazalou, avec de faibles ressources, éleva avec courage ses cinq enfants.

LE DEUIL DU PERE

A la mort de mon père, ingénieur et gérant d'une des usines sucrières de l'île Bourbon, pour ma mère, tout chargé. Durant huit ans d'union, elle, qui avait connu comme l'héroïne d'« Autant en emporte le vent » une vie large, confortable, et à qui rien n'avait manqué : domesticité dévouée, bonne table, larges espaces, break, calèche, se retrouva seule et devant les pires difficultés lorsque mon père si bon, un matin de juillet 1916, fut emporté brutalement par une angine de poitrine.

Nous dûmes alors quitter la maison, le personnel. Nous étions de nouveaux pauvres, ou presque. Nos amis, la centaine d'engagés de l'usine manifestèrent bruyamment en lamentations et pleurs la mort de leur « bon papa » car c'est ainsi que, dans leur simplicité, ils appelaient mon père qui ne laissait que des regrets.

Au moment de notre départ de l'établissement de R.C. . . , le cocher Canacassabé, le jardinier, les Comoriens Misé, Célémani, attachés à la maison, le cuisinier Samy qui, pour nous, avait toujours, caché dans de profonds placards, une provision de gâteaux d'arrow-root, de confloor, de sirop « la cuite », de sucre en « gobbe », tous nous firent d'émouvants adieux.

Durant longtemps ces bonnes gens que le nouveau Directeur de l'Établissement M. Bizet garda à son service ne nous oublièrent pas. Nous les retrouvions, une fois l'an, lorsqu'ils nous invitaient à assister à leur curieuse cérémonie indienne de « la Marche dans le feu ».

Myriam Cazalou

Source

Archives familiales

Illustration : Jean Cazalou (*Archives familiales*)

Louis
CAZAMIAN

4 avril 1877 - 5 septembre 1965.



Spécialiste de littérature anglaise

Fils de Firmin-Jean-Pierre-Louis-Désiré Cazamian et de Marie-Louise-Elizabeth Roussin, François-Alexandre-Maximilien-Louis Cazamian est né le 4 avril 1877 à St-Denis. Son père, professeur puis proviseur du lycée de la Réunion avait épousé la fille d'Antoine Roussin, dont il était un collaborateur pour la rédaction de l'*Album de la Réunion*.

Après des études sérieuses à la Réunion, il entre comme Joseph Bédier, son compatriote, à l'École Normale Supérieure de la rue d'Ulm à Paris. Il en sortit agrégé. En 1903, à l'âge de 26 ans il obtenait son Doctorates-lettres après la soutenance d'une thèse principale intitulée *Le roman social en Angleterre* et une thèse complémentaire sur Kingsley et Cooper. Professeur à Bordeaux et à Lyon, il est appelé à la Sorbonne en 1908. Il a 31 ans.

Louis Cazamian commence alors une série de publications sur la société et la littérature britanniques qui lui apporteront la notoriété. Il signe également de nombreuses traductions d'auteurs britanniques. Mais son ouvrage capital qui deviendra un classique est l'*Histoire de la littérature anglaise*. Il obtient la reconnaissance de ses pairs et il est salué comme le meilleur spécialiste de littérature anglaise.

Il est récompensé par beaucoup d'universités anglophones ; il est fait Docteur honoris causa de l'université Oxford, de l'université St-Andrews (Écosse) et de l'université de Durham.

Universitaire comblé, officier de la Légion d'honneur, Louis Cazamian passa une retraite heureuse dans son appartement parisien au n° 11 de la rue Monticelli, dominant le parc Montsouris et la Cité Universitaire. Il y réservait le meilleur accueil à tous les Réunionnais de passage qui montaient le saluer.

Il meurt à Saint-Haon-le-Chatel (Loire) le 5 septembre 1965. Il avait épousé à Paris (V^e arrondissement) Jeanne-Madeleine-Hélène Chantavoine. Sa dernière épouse, née Clédat, et ses deux filles l'ont entouré de toute leur affection. Ses trois autres frères — André, Pierre et Firmin — ont tous réussi pleinement leur vie professionnelle.

LITTÉRATURE ANGLAISE ET RESTAURATION.

« Dans l'ordre politique, le développement moderne du peuple anglais date de 1688. Dans l'ordre moral et littéraire, il date de 1660. La restauration du roi Charles II marque la naissance décisive du monde nouveau.

La République puritaine, si novatrice qu'elle se fût montrée, faisait corps, de ce point de vue, avec le passé. Fille austère de la Réforme, elle continuait malgré tout et achevait la Renaissance. Elle avait été la dernière des grandes expériences où s'était dépensée une liberté morale fraîchement conquise. L'âge d'Elisabeth avait poursuivi d'un multiple désir la possession du monde. Il avait connu la soif du savoir antique, l'appétit de l'aventure, l'amour du beau, l'expression fougueuse de soi ».

Louis Cazamian (Histoire de la littérature anglaise)

Bibliographie

Le roman social en Angleterre,

Études de psychologie littéraire, 1913 (Paris),

Carlyle 1913 (Paris),

L'évolution psychologique et la littérature en Angleterre (1920),

Angleterre moderne, son évolution, ce qu'il faut savoir de l'âme anglaise

Histoire de la littérature anglaise (avec E. Legonis) 1924, Paris,

Anthologie de la poésie anglaise (1947),

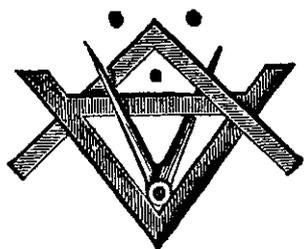
La poésie romantique anglaise, 1939 (Paris),

L'humour de Shakespeare, 1945 (Paris).

Source

Archives familiales

Illustration : Armoiries d'Angleterre



Joseph
CHALVET
(Baron de Souville)
Circa 1753 - Circa 1810

Gouverneur de la Réunion

Fils d'Alexandre Chalvet de Souville et de Françoise de Micond Montbrun, Alexandre-Joseph-François est né vers 1753 à St-Marcellin dans l'Isère. Il arriva à Bourbon sur *Le Brillant* vers 1777. Le 17 novembre 1778, le lieutenant de vaisseau Joseph Chalvet, baron de Souville épousa, à St-Denis, Marie Broutin, veuve de Louis Dechaux. Le couple aura cinq enfants : Charles, Pierre, Marie, Adélaïde et Joseph. Promu capitaine, il est fait chevalier de St-Louis. Nommé le 30 janvier 1780, c'est en août 1781 qu'il succéda au comte de St-Maurice comme gouverneur de l'île Bourbon. St-Maurice fut gouverneur intérimaire à la suite de la nomination de François de Souillac comme gouverneur général des Iles de France et de Bourbon. Sa nomination fut enregistrée à Bourbon le 18 août 1781.

Préoccupé avant tout par les intérêts de Bourbon, et voulant éviter une nouvelle réquisition de main-d'œuvre dont l'île aurait fait une fois de plus les frais, de Souville eut l'idée de mettre en place les ateliers communaux. Dans l'esprit du gouverneur, ces ateliers offraient un triple avantage :

- Les personnes affectées à ces ateliers ne pouvaient être enlevées au profit de l'Isle de France.
- Ces personnes devaient s'occuper de grands travaux d'entretien et de voirie.
- Ces ateliers permettaient enfin de mettre un terme aux journées de corvée réclamées aux esclaves et qui étaient mal acceptées par les propriétaires.

En juin 1784, accompagné de Joseph Hubert, du chevalier Banks, arpenteur du roi, et de plusieurs autres personnalités, le baron de Souville se rendra de Saint-Benoît à Saint-Pierre par le bord de mer. Il fut le premier gouverneur à faire le tour de l'île ainsi que le constatait une inscription creusée dans la lave au Baril.

A la suite de ce voyage, et sur l'initiative de Joseph Hubert, la décision de créer un nouveau quartier fut définitivement prise. Le 1^{er} janvier 1785, le quartier de Saint-Joseph était officiellement créé, ce nom fut choisi pour honorer Joseph Chalvet.

La nécessité d'établir des relations régulières entre les différents quartiers amena le gouverneur à mettre en place le premier service de poste de la colonie. Ce fut chose faite en décembre 1784. Deux fois par semaine il y avait un service de malles au départ de Saint-Denis pour Saint-Benoît et Saint-Pierre.

CHALVET Joseph

Sous son gouvernement enfin, les Volontaires de Bourbon vont continuer à se distinguer. Le 7 décembre 1781, ils seront 174 à s'embarquer sous les ordres du capitaine Montvert pour l'Inde, principal théâtre des opérations dans la région de la guerre franco-anglaise. Les Volontaires s'illustreront sous les ordres du comte d'Estaing et du bailli de Suffren.

Son mandat prit fin en avril 1785 ; il fut remplacé à la tête du gouvernement de Bourbon par Claude-Elie Dioré de Périgny qui fit l'intérim en attendant l'arrivée du titulaire, David Charpentier de Cossigny.

Il fut tué en duel dès son retour en France vers 1810.

SAINT-JOSEPH

"Le nouveau quartier devant être affecté à la culture des épiceries, je proposai de lui donner le nom des Nouvelles-Molèques ; celui de Saint-Joseph qu'on adopta était celui du Baron de Souville.

En premier lieu, les bornes étaient le Grand-Pays Brûlé et la Ravine à Panon mais, en 1788, le 3 août, les habitants de la Rivière d'Abord, compris entre la Ravine de Manapani et celle de Panon demandèrent à être réunis à Saint-Joseph et les administrateurs y consentirent."

Papiers de Joseph Hubert (E. Trouette)

Source

- C. Riquebourg, *Dictionnaire Généalogique des Familles de l'Île Bourbon*, Imp. de la Manutention, 1983
- R. Lucas, M. Serviable, *les Gouverneurs de la Réunion*

Illustration : Symbole maçonnique



François CHARPENTIER

15 février 1620 - 22 avril 1702

**Créateur de la devise de la Réunion
Académicien**

François Charpentier est né à Paris le 15 février 1620. Il se fit connaître très tôt par des études sur Socrate et Xénophon. Il fut élu en 1651 au 16^e fauteuil de l'Académie Française en remplacement de J. Baudoin.

En 1663, Colbert le fit entrer à l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres (que l'on surnommait La Petite Académie). Cet organisme avait pour mission de glorifier le règne de Louis XIV par la recherche d'emblèmes, d'allégories, de devises ou d'inscriptions. C'est de là que fut fabriquée "l'image de marque" du souverain avec le logo du Soleil et l'inscription *Nec Pluribus Impar*. Sur ordre de Colbert, Charpentier composa le *Discours d'un Fidèle Sujet du Roi, touchant l'établissement d'une Compagnie Française* en 1664 et 1665 en français, et en allemand sous le nom de Wagenseil. En 1666, ce discours fut suivi d'une relation de cet établissement. L'objectif étant de lancer la Compagnie des Indes et de développer l'actionnariat.

Charpentier fut un grand défenseur de la langue française qu'il glorifia contre les "langues mortes". Il va croiser le fer avec Lucas, jésuite, auteur de *De monumentis publicis latine inscribendis*. Les deux ouvrages qu'il composa dans cette longue polémique ont pour titre : *Défense de la langue française pour l'inscription de l'arc de triomphe* en 1676 et *De l'excellence de la langue Française* en 1685. Mais son style, souvent lourd et pompeux, desservit cette bonne cause. Dans la fameuse querelle littéraire de 1687 qui divisa les intellectuels français en Anciens et Modernes, Charpentier se retrouva avec les Frères Perrault chez les Modernes contre Boileau et Racine. Il fut l'objet d'attaques perfides — soulignant sa corpulence — dans une épigramme attribuée à Boileau :

*"Blâmez-vous Perrault de condamner Homère, Virgile, Aristote, Platon ?
N'a-t-il pas avec lui Monsieur son Frère Caligula, Néron
Et le gros Charpentier, dit-on ?"*

Charpentier a beaucoup écrit : récits de voyage, traductions d'auteurs anciens, prospectus d'arts plastiques, et des poésies que ses contemporains ont jugées "boursouflées".

La Réunion lui doit sa devise (*Florebo Quocumque Ferar*) "Je fleurirai partout où je serais mis" qui fut aussi celle de la Compagnie des Indes, créée en 1664. Directeur

CHARPENTIER François

perpétuel de l'Académie Française, il conserva cette fonction jusqu'à sa mort le 22 avril 1702. Pendant les 51 années passées à l'Académie, il fut plusieurs fois désigné pour prononcer le discours d'accueil aux récipiendaires. C'est lui qui accueillit Bossuet et La Bruyère.

L'INDIEN ET LE FRANCAIS SONT EGAUX

Dieu, dont les voies sont sans nombre, a suscité dans nos jours celle du commerce, pour introduire le christianisme parmi les nations infidèles. Ces peuples qui voient que par le moyen du commerce on enlève de leur pays les choses qui y sont en trop grande abondance, qu'on leur apporte en échange celles dont ils manquent, commencent à concevoir quelque bonne opinion, et même quelque amitié, pour ceux qui contribuent à leur rendre la vie plus agréable ; et quand cette première ouverture du cœur est faite, il est aisé d'y verser d'autres sentiments plus précieux. Les équitables ordonnances que cette Compagnie a résolu de faire observer dans l'Isle Dauphiné, sous l'autorité de Votre Majesté et par lesquelles elle enjoint expressément aux juges, de ne faire aucune distinction entre l'Indien et le Français, et de rendre la justice également à l'un et à l'autre, montrent assez quel est l'esprit de cette Compagnie et que ses réglemens sont dignes d'un peuple, qui a à sa tête un Roi du sang de Saint-Louis, et que toute l'Europe appelle par excellence Le Très-Christien, et Le Fils Aîné de l'Eglise.

Charpentier,

*Discours d'un fidèle sujet du Roi touchant l'établissement
d'une Compagnie Française, 1664*

Bibliographie

- *Traité de la peinture parlante*
- *Explication des tableaux de la galerie de Versailles, 1684*
- *De l'excellence des exercices académiques, 1695*
- *Voyage au Vallon tranquille, 1673 et 1696*
- *Panegyrique du roi sur la paix de 1679 avec des harangues et discours*
- *Vie de Socrate, traduit de Xénophon, 1650*
- *Traduction de la Cyropédie de Xénophon, 1659*

Source

M. Serviable in *Le Divin Marchand*, coll. Mascarin, St. Denis, 1990.

Illustration : Armoiries de la Réunion (*Archives Départementales de la Réunion*)



**Joseph Antoine Sosthènes
D'ARMAND
de CHATEAUVIEUX**

28 janvier 1804 - 9 janvier 1885

**Agriculteur et botaniste
Vice-président du Conseil Colonial**

Fils du comte Joseph d'Armand de Chateaufieux et de Gabrielle Fayard de Bourdeille, Joseph-Antoine-Sosthènes d'Armand de Chateaufieux, est né le 28 janvier 1804 au château de Fontaine-Madame à Chevannes, près d'Auxerre, d'une famille ruinée, laissée sans ressource par la Révolution. Son père, nommé commissaire de la Marine en Martinique en 1814 lui laisse un an plus tard son titre de comte à son décès. Alors que ses deux sœurs rentrent sous la protection de la duchesse du Barry, Joseph de Chateaufieux effectue de brillantes études et au service du comte de Villiers, propriétaire d'une raffinerie, se révèle un excellent raffineur. A la mort de son oncle, il devient marquis. Mais à nouveau sans situation du fait de la Révolution, il embarque pour l'île Bourbon après sa rencontre avec Charles Desbassayns. Pendant cinq ans chez Charles Desbassayns, il se forme aux méthodes de cultures tropicales et aux conditions d'exploitation d'une propriété sucrière et s'intéresse à la vie économique et politique de la Colonie. Il épouse en 1836 Célinie de Villèle (nièce Desbassayns) et se fixe définitivement dans l'île. Ils auront 10 enfants. Dès lors, il confirme ses compétences en matière d'exploitant d'usine à sucre puis, au décès de Madame Desbassayns, il devient gérant des propriétés de Villèle.

En 1857 il s'installe avec sa famille sur une hauteur au panorama splendide couvrant "l'Etang-Salé" jusqu'à l'entrée du port de St-Gilles. Emu par la beauté du site de Colimaçons, il décida d'y construire une église dont il fit lui-même les plans, et qu'il bâtit de ses mains avec quelques aides (3 manœuvres et des voisins). Le domaine de Colimaçons comprenait 660 hectares. L'église fut achevée en 1875.

Ses grandes qualités morales, sa force de travail et l'estime que lui portait la population firent de lui le secrétaire puis le vice-président du Conseil Colonial (ancien Conseil Général). En 1858, le gouverneur Delisle lui confie les fonctions de maire qu'il remplira 12 années durant, pendant lesquelles il fit beaucoup pour St-Leu : percée du CD 13, rectification d'une route traversant St-Leu et franchissant plusieurs ravines. En 1870, il démissionne et laisse la municipalité avec un excédent de recettes. Il se met à écrire l'histoire de St-Leu à partir de documents d'archives.

Botaniste hors pair, il avait créé chez lui une pépinière. Du fait de ses relations avec plusieurs jardins botaniques de Métropole et d'Australie, il fit venir des plantes de Nouvelle-Zélande et d'Australie. Il introduisit à la Réunion un certain nombre d'arbres

D'ARMAND de CHATEAUVIEUX Sosthènes

tels : le jacaranda, le grévilléa, le quinquina et une vingtaine d'espèces d'eucalyptus. On lui proposa alors la présidence de la Chambre d'Agriculture. Il créa une importante plantation de thé dans les Hauts de la propriété pour l'usage familial en 1850. On cultiva également aux Colimaçons le café, le coton, le sucre et le géranium qui apporta une aisance bien méritée à la famille.

Le marquis mourut le 9 janvier 1885.

ODE A JOSEPH DE CHATEAUVIEUX

Je remets en tes mains le sceau de tes aïeux,
De ton blason connais le sens mystérieux.
Vois ce croissant d'argent, signé de la conquête
Des chevaliers du Christ sur les fils du prophète ;
Puis l'échiquier, champ clos d'un combat non sanglant,
Noble jeu des guerriers. Là ce taureau passant,
Symbole de la force et des travaux champêtres.
Tu peux en être fier et le porter très haut.
Puisses-tu, cher rameau de notre noble tige,
A ton fils dire aussi : Suis-moi, noblesse oblige.

2 oct. 1877

(Collection du Conservatoire Botanique de Mascarin)

Source

Archives familiales

Illustration : Armes de la famille de Chateauvieux (DR)



Jean
CHATEL

27 mai 1884 - 27 avril 1948

Homme politique
Maire de St-Denis

Ce fils du pharmacien Rémy Chatel voit le jour le 27 mai 1884. Après une jeunesse sage et studieuse, ce pharmacien formé près de son père et à Paris, ne reprend pas l'affaire de son père confiée à son beau-frère (Frappier de Montbenoist). Il sera distillateur. Les alcools Chatel voient le jour en 1907. Florentin Chatel arrivé dans l'île en 1812 a de quoi être fier de ses descendants..

Assisté de son épouse (née K/Ourio), Jean Chatel va se mettre au service des plus démunis. Ce chef d'entreprise dynamique a conservé une image de grand libéral humaniste. De nombreuses œuvres sociales le rendent populaire : *la Goutte de Lait* et les arbres de Noël pour les indigents, les hospices de vieillards, les cantines scolaires. Son trait principal : la bonté.

Le 24 décembre 1925, il est élu maire de St-Denis, succédant à Richeville Robert décédé le 17 novembre 1925. Chatel en tant que 1^{er} adjoint avait fait fonction de maire à partir du 18 novembre. Il sera reconduit deux autres fois dans la foulée : le 9 mai 1929 et le 9 mai 1935. Sous son majorat les passions politiques se calmèrent à St-Denis. Il va démissionner pour raison de santé le 10 novembre 1937.

De retour aux affaires, Jean Chatel développe le secteur «assurances» (La Préservatrice). En novembre 1938, il s'embarque à bord du *Bougainville* à destination des Kerguelen pour y étudier les possibilités de pêche. Il ramène manchots et éléphants de mer présentés à la curiosité des Réunionnais. Son engagement dans les affaires le met au premier rang des industriels dynamiques. Il est président de la Société Anonyme de Pêche Malgache et Réunionnaise (SAPMER), de la Société Vivienne et du Syndicat des Commerçants. Il est président de la Chambre de Commerce de la Réunion et du club de football les Juniors Dionysiens. Il dirige également la Sucrierie de la Rivière du Mât. Le 16 octobre 1944, la société Jean Chatel et Cie voit le jour (import-export, liquoristerie-distillerie et assurances).

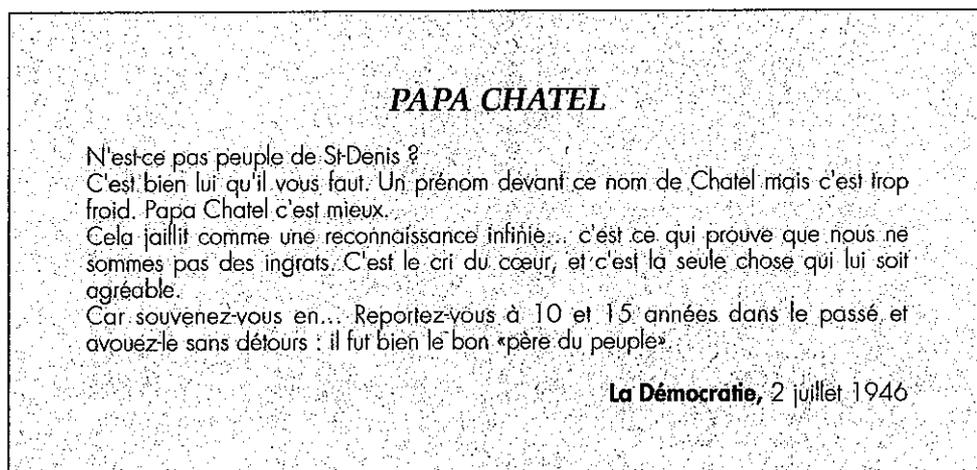
Après l'assassinat d'Alexis de Villeneuve, la droite réunionnaise va tirer de sa retraite le *papa* Jean Chatel pour affronter le Dr Vergès. «*Son séjour de 12 ans à la mairie de St-Denis a suffisamment laissé de traces, surtout comme œuvres sociales, pour rappeler aujourd'hui que Jean Chatel revient pour parachever son ouvrage commencé sans fracas et arrêté sans rancœur*». Ce come back se traduit par une victoire probante aux

CHATEL

municipales du 7 juillet 1946 : la liste Chatel est élue par 6 528 voix contre 5 519 à son adversaire. Et trois semaines plus tard, le 28 juillet 1946, les deux adversaires s'affrontent aux cantonales avec le même résultat (7 899 voix à Chatel et 1 531 voix à R. Vergès).

Jean Chatel va littéralement se tuer à la tâche. Il meurt dans son bureau de l'hôtel de ville le 27 avril 1948 de retour d'une manifestation du Rassemblement du Peuple Français (RPF) au Jardin Colonial. Les funérailles ont lieu le lendemain à la cathédrale. La Chambre de Commerce de la Réunion et la Chambre de Commerce musulmane vont demander à leurs ressortissants de fermer leurs magasins. Dans le cortège funèbre, on remarque des délégations d'autres communes, maires en tête, ceints de leur écharpe.

Son nom sera donné à la rue du Barachois (ancienne rue du Bazar) par la municipalité dionysienne.



Source

M. Serviabile, *Les Maires de St-Denis*, St-Denis, Indigotier, 1992

Photo : J. Chatel (*Les Maires de St-Denis*)



Françoise CHASTELAIN

23 novembre 1654 - 3 septembre 1730

Françoise Chastelain serait née le 23 novembre 1654, fille de Philippe Chastelain de Cressy (ou Crecy) et de Françoise de Launay, elle aurait été baptisée d'urgence «pour le péril et la nécessité». La mort de sa mère en 1665 amena son père à se séparer d'elle. Agée de 11 ans, elle a été admise à la Salpêtrière comme «élève de la maison». Ce terme recouvre soit des enfants abandonnées ou en situation familiale délicate. Elle y apprit à lire, à écrire et y reçut également un enseignement religieux.

Le 27 février 1673, le roi ordonna au directeur de la Salpêtrière d'envoyer seize jeunes filles «pour être portées en l'Isle de Bourbon» afin de la «peupler». Pour garder les colons célibataires à la terre dans les îles lointaines, il était courant d'y envoyer «larronesses» (ce qui n'était pas le cas de Françoise Chastelain) et jeunes filles sans famille.

Françoise Chastelain et quinze autres filles embarquèrent à bord de *La Dunkerquoise* (capitaine Beauregard) en mai 1673. Le vaisseau fit escale à Fort Dauphin le 14 janvier 1674 en pleine saison cyclonique. Mais le 7 mars, dans un ouragan *La Dunkerquoise* rompit ses amarres et s'écrasa sur la côte. L'attente à Madagascar allait encore se prolonger. Six jeunes filles, dont Françoise Chastelain, décidèrent de ne pas prolonger leur voyage à Bourbon et se marier à Madagascar. Elle épousa l'enseigne de compagnie Jacques Le Lièvre de Sauval. Ils échappèrent au massacre de Fort Dauphin du 27 août 1674 et s'enfuirent à bord du *Blanc-Pignon*. Ils s'arrêtèrent au Mozambique puis à Surate aux Indes. Ils décidèrent alors de s'établir à Bourbon et embarquèrent à bord du *St-Robert* le 5 avril 1676. Ils arrivèrent à Bourbon en mai et obtinrent une concession. Jacques Le Lièvre fut tué en novembre 1678 par les marrons de St-Suzanne.

Françoise Chastelain ne restera pas veuve longtemps. En 1679 elle épousa Michel Esparon dit Latour. Le couple eut deux filles : Marie née le 12 septembre 1680 et Suzanne née vers 1683. Michel Esparon fut lui aussi tué par les marrons en 1685.

La même année Françoise Chastelain se remaria avec Jacques Carré dit Talhoët, commis de la Compagnie. Ils eurent trois enfants : Bernardin né vers 1687, Françoise née vers 1690 et Hyacinthe née le 20 janvier 1692. Carré mourut avant le 18 juin 1693, date à laquelle son successeur Firelin fit l'inventaire de ses biens.

CHASTELAIN

Encore une fois veuve, elle épousa le 17 juillet 1694 Augustin Panon plus jeune qu'elle. Ils eurent cinq enfants : Augustin né le 12 septembre 1694, Joseph né le 26 janvier 1697, Anne née le 14 mars 1699, Catherine née le 18 juin 1702, Marie née le 15 août 1706.

Françoise Chastelain mourut le 3 septembre 1730. Beaucoup voient en elle une des grand-mères des Réunionnais.

L'ACTE DE BAPTEME DE FRANÇOISE

«Le vingtroisième jour de novembre mille six cent cinquante quatre fut baptisé à la Maison Seigneuriale de Dangé pour le péril et nécessité une fille enfant Monsieur et Mademoiselle de Crécy et le 26 décembre 1654 les cérémonies du Saint Sacrement de Baptême données et supplées au dit enfant. Elle a été nommée Françoise par Marin Ferrand, prêtre curé de cette paroisse de St-Aubin et demoiselle Renée de Chaze épouse du Sieur de la Tousche qui ont été parrain et marraine aux dites cérémonies.»

Source

R.P. Barassin in *Mémoire de Boucher*, St-Denis Mascarin, 1989

Illustration : Transport des filles (Jeaurat)



Prosper **de CHERMONT**

24 novembre 1741 - 13 septembre 1798

Gouverneur de la Réunion

Dominique-Prosper de Chermont est né le 24 novembre 1741 à Toul en Meurthe-et-Moselle. Il est le fils de Joseph-Alexandre de Chermont, lieutenant-colonel d'infanterie et de Marie-Anne Virla.

Le 2 juin 1790 il épouse aux Pamplemousses (Ile Maurice) Julie-Marie-Madeleine Louise Vieilh. Ils auront deux enfants, le premier Louis-Prosper-Lubin naîtra à St-Denis le 14 mars 1792 et Adélaïde, à Pondichéry, le 16 décembre 1794.

Le 22 juin 1790, afin d'apaiser l'opinion publique enflammée par des rumeurs de trahison, le régiment de l'Isle de France, sous le commandement du colonel de Chermont défile au Champ de Mars devant les députés. Tous ensemble prêtent le serment de fidélité "au Roi, à la Nation et à la loi". De Chermont a su désamorcer une situation de crise. Ses talents de diplomatie sont récompensés le 29 juillet 1790 quand il remplace provisoirement le gouverneur Conway qui s'était démis de ses fonctions. Il fait l'intérim jusqu'à l'arrivée de Charpentier de Cossigny le 19 août 1790.

C'est le 5 septembre 1790 à Port-Louis que Charpentier de Cossigny, nouveau gouverneur général, annonce le départ, pour Bourbon, du colonel Prosper de Chermont comme gouverneur. Son administration va correspondre à une période de transition et de fébrilité. En effet, après avoir siégé pendant trois mois, l'Assemblée Générale doit céder la place à une Assemblée Coloniale. Le dernier acte de l'Assemblée Générale sera d'élire des députés. M. Bellier de Villentroy sera élu député avec comme suppléants Messieurs Bertrand et Lemarchand.

Le gouverneur eut fort à faire afin d'éviter la propagation des troubles et leur envenimement. C'est sans doute en raison de son sens de la diplomatie que la Colonie demandera, le 12 juin 1792, que de Chermont soit maintenu à son poste.

Gouverneur intérimaire de Bourbon du 8 septembre 1790 au 18 octobre 1792, il pensait être titularisé dans ses fonctions. Ne serait-ce que pour compenser les graves revers financiers qu'il avait subis lors du naufrage de *La Betty* au Champ-Borne en 1791. Et malgré l'amitié du gouverneur-général Cossigny, malgré ses 34 années de service, malgré ses campagnes militaires et ses démarches auprès des ministres de la Marine et de la Guerre, malgré l'estime de la population bourbonnaise, sa candidature ne fut pas retenue.

de CHERMONT Prosper

Mais son amour-propre fut sauf : il avait, à plusieurs reprises, affirmé, notamment le 24 juin 1792 à de la Boucherie, maire de St-Benoît : "Ce que j'attends avec le plus d'impatience, c'est la fin d'un intérim qui me devient tous les jours plus fatigant".

Nommé gouverneur de Pondichéry le 23 décembre 1792, il sera accusé de double trahison ; d'une part d'être passé à la contre-révolution et d'autre part d'avoir livré la place aux Anglais le 23 août 1793 après un simulacre de résistance.

Il meurt à Pondichéry le 13 septembre 1798. Il avait perdu son fils Louis, décédé le 4 septembre 1793, et enterré à Pondichéry.

SAUVER L'ISLE DE FRANCE DE LA FAMINE

"Messieurs,

Une contagion affreuse accable l'île de France. Votre prévoyance en préservera sûrement cette île, mais n'est-il aucun moyen de la rendre efficace sans exagérer une sévérité qui ajoutée aux malheurs de l'une et prépare à l'autre une foule d'embarras."

Discours de **Prosper de Chermont** à l'Assemblée Coloniale,
le 8 octobre 1792.

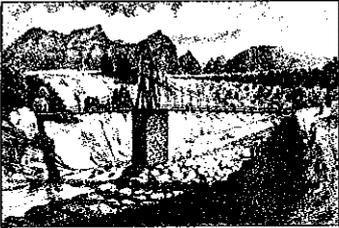
Source

Dictionnaire de Biographie Mauricienne vol II pp. 571-572

Illustration : Esclave aux fers (*Archives Départementales de la Réunion*)

Eugène CHIEZE

16 novembre 1832-4 décembre 1864



**Professeur au collège St-Charles
Curé de Salazie**

Eugène Chièze est né à Beaulieu en Corrèze le 16 novembre 1832. Sa famille venait d'un milieu aisé et le destinait à une carrière dans l'administration ou le commerce. Une vocation tôt décidée l'orienta de bonne heure vers le sacerdoce.

En 1852, il entra au séminaire du Saint-Esprit pour y faire ses études théologiques. Il fut ordonné prêtre, quatre ans plus tard, en 1856. Après une première affectation en France métropolitaine, il fut inscrit sur le cadre colonial de l'ordre le 1er octobre 1858. L'abbé Chièze attendait alors d'être envoyé en mission outre-mer, l'île de la Réunion lui fut proposée. L'abbé Chièze arriva dans l'île le 17 mars 1859 à bord du *Franciscopolis*. Il fut nommé professeur au collège Saint-Charles. Pendant ses deux années en poste, il laissa le souvenir d'un pédagogue attentionné et d'un collègue tolérant doté d'une grande capacité de travail et d'écoute. Des problèmes graves de santé l'obligèrent à abandonner l'enseignement. Il quitta le collège Saint-Charles en octobre 1861.

L'abbé Chièze fut nommé vicaire à St-Benoît. En attendant une affectation mieux en rapport avec ses qualités d'organisateur. Le 24 février 1862, il devint curé de Salazie. Dans le cirque aux multiples hameaux et aux voies de communication difficiles, le père Chièze se multiplia sans gérer ses forces et sans tenir compte de sa santé. Il contracta une maladie du larynx qui l'obligea à de fréquents séjours à l'hôpital de St-Denis. Et le dimanche 4 décembre 1864 dans l'après-midi, à l'hôpital militaire du chef-lieu, l'abbé Chièze rendit l'âme. Il était âgé de 32 ans.

A peine sa mort fut-elle connue que Salazie revendiqua le corps de son curé. Un office funèbre fut célébré le lundi 5 décembre au matin à la cathédrale de St-Denis par Monseigneur Maupoint, évêque de la Réunion et l'abbé Lambert, vicaire-général. A midi le convoi partit pour Salazie où il arriva le soir. Une grande foule était venue au-devant du cortège à la Rivière-du-Mât (St-André) pour l'escorter jusqu'à Salazie. Le corps fut porté par une vingtaine de jeunes qui se relayèrent pendant tout le trajet, précédé par le maire, M. Wickers, son conseil municipal au grand complet et l'abbé Renou, curé provisoire de Salazie.

Un second service eut lieu le lendemain. L'éloge funèbre, au cimetière fut prononcé par le maire de Salazie et M. Notaise. Le corps fut déposé provisoirement dans

CHIEZE Eugène

un caveau offert par un habitant en attendant celui que la municipalité avait l'intention de construire.

SON PETIT AVOIR

L'abbé Chièze n'était pas riche : il n'avait pour toute fortune que son traitement de curé et les modiques revenus de sa cure ; mais avec ce peu il trouvait encore le moyen de faire beaucoup. Tout ce qu'il gagnait, il le dépensait généreusement, tantôt et toujours en venant au secours de nombreuses familles nécessiteuses qui, chassées par le besoin, de leurs quartiers respectifs, venaient se réfugier dans les montagnes de Salazie, pensant y pouvoir cacher leur misère et y faire vivre facilement leurs familles, ... familles, messieurs, que le père Chièze nourrissait et entretenait pendant de longues années entières et à l'insu de tous.

C'est après avoir ainsi noblement et charitablement dépensé son petit avoir que le père Chièze vient d'arriver au terme de sa trop courte carrière, emportant l'affection et les regrets de tous ceux qui ont eu le bonheur de le connaître et de l'approcher ; dépensé son petit avoir que notre ami vient de mourir pauvre, ne laissant point de fortune, à ses enfants d'adoption ! mais leur léguant un héritage bien plus beau, un héritage bien plus digne d'envie ! ... l'exemple de ses vertus, de ses éminentes qualités.

La dernière pensée du père Chièze, messieurs, a été pour sa paroisse chérie, son dernier souvenir pour ses paroissiens bien-aimés, pour lesquels il vient de donner sa vie. Sa dernière volonté, messieurs, a encore été une preuve de son affection pour nous, il a voulu, après sa mort, venir reposer au sein de sa famille adoptive ; par sa présence, il a voulu fortifier les exemples de vertu qu'il n'a cessé de lui donner pendant son court apostolat.

M. Notaise, *La Malle*, 1864

Source

La Malle, 1864

Illustration : Paysage de Salazie (Roussin)

MS



Joseph COLDEFY

10 décembre 1826 - 18 janvier 1887

Evêque de la Réunion

Dominique-Joseph Coldefy est né à Monfaucon (Cahors) le 10 décembre 1826. Il est le plus jeune de cinq frères prêtres.

Il fit ses études, comme ses aînés, au petit séminaire de Monfaucon avant de poursuivre sa théologie à Sarlat puis à Périgueux. Il est ordonné prêtre par Mgr Georges en 1851. Nommé vicaire de la cathédrale de Sarlat, il exercera cette charge pendant 10 ans sous la direction de l'abbé Miral. Il va desservir successivement Meyrals et Cénac avant de devenir curé doyen de Sigoulès de 1868 à 1874 puis curé doyen de Thiviers. Il passera ainsi trente années dans le ministère paroissial avant d'être nommé à la charge épiscopale.

Par décret du Président de la République en date du 17 février 1881, l'abbé Coldefy, curé doyen de Thiviers (Dordogne) remplace Mgr Soulé, nommé chanoine du premier ordre de St-Denis et considéré comme "un génie de la désorganisation", selon son propre vicaire l'abbé Delgery. Mgr Soulé est forcé à donner sa démission le 30 novembre 1880 et quitte l'île en février 1881.

Mgr Coldefy arrive à la Réunion le 10 novembre 1881 dans une période difficile. Le mouvement anticlérical est au plus fort, attisé par les maladresses de Mgr Soulé, l'engagement politique des prêtres dans le camp conservateur et royaliste, et l'identification de l'Eglise comme ennemi de la République et de la France. Le vote de la loi de 1880 contre les congrégations religieuses ne facilitera pas sa tâche.

Accueilli à bras ouverts par une Église désemparée, Mgr Coldefy remet de l'ordre dans le diocèse. Il remet en place les anciens curés mutés par Mgr Soulé. Il rétablit - ce qui est une prouesse - les relations avec le pouvoir local et les forces politiques républicaines. Le 21 décembre 1881, il ordonne que le *Domine Salvam Fac Republicam* - prière pour le salut de la République - soit fait dans toutes les églises tous les dimanches.

La normalisation des relations Église-État se vérifie le 11 février 1882 quand Mgr. Coldefy est invité à prononcer un discours à l'inauguration du chemin de fer et à bénir l'entreprise. Il en fait autant le 7 mai 1882 lors du lancement de l'*Hindoustan*, bateau assurant la liaison maritime entre l'île Maurice et la Réunion. Il en profite pour rappeler que "sans le navire, l'étendard de la croix n'aurait jamais flotté sur cette terre privilégiée de la Réunion".

COLDEFY Joseph

Il réintroduit la simplicité dans les visites pastorales. Suppression de la pompe et même des toasts aux "repas ecclésiastiques".

En 1883, sa santé l'oblige à rentrer en France métropolitaine. Pendant ses deux années d'absence, c'est son neveu, l'abbé Chalvet qui administre le diocèse. Il en profite pour faire imprimer à Périgueux l'encyclique de Léon XIII contre la franc-maçonnerie.

Il quittera la Réunion définitivement le 21 décembre 1886. Il aura la joie d'ordonner avant son départ, Alexandre Foliguet, fait prêtre à la cathédrale de St-Denis le 19 juin 1886. Autre joie, l'ouverture en 1882 d'un petit séminaire-collège baptisé Saint-Michel (après avoir "oublié" de demander l'autorisation du gouverneur Cuinier). Il meurt à Marseille le 18 janvier 1887 et sera inhumé dans l'église de Montfaucon (Lot) le 24 janvier 1887.

Son successeur sera Mgr Fuzet, qui arrivera à la Réunion le 23 avril 1888.

LES FORCES TERRESTRES

"Nous ne craignons pas de le dire, l'invention de l'électricité et de la vapeur est la grande conquête de notre siècle. L'électricité ! Elle est aussi rapide que l'éclair (...). La vapeur ! Cette force extraordinaire à laquelle rien ne résiste (...). C'est elle qui dans la voie ferrée entraîne des masses énormes à la vitesse qu'il plaît à l'homme de lui assigner"

Mgr Coldefy
Discours d'inauguration du chemin de fer, 11 février 1882

Source

La Malle, 1881

Gilbert Aubry, in *Mémorial de la Réunion*, Tome 4, Australe-Éditions 1980.

Illustration : Mgr Coldefy (*Archives de l'Evêché*)

MS



Joseph COLLET

29 novembre 1768 - 20 octobre 1828

Contre-amiral

Fils de Pierre Collet, originaire du Morbihan et de Geneviève-Françoise Dupré, créole de Bourbon, Joseph-Denis est né le 29 novembre 1768 à St-Denis. Son père était arrivé dans l'île en 1741 pour épouser neuf ans plus tard à Ste-Suzanne la fille d'Antoine Dupré et de Jeanne-Marie Planti.

En 1781, le jeune Joseph embarque comme mousse volontaire sur le *Baptistine* qui faisait le commerce aux Indes et en Chine. Après quinze mois de campagne, son père le prend comme second sur *L'Eclair*. En janvier 1790, Joseph Collet est volontaire sur la corvette *La Bourbonnaise*. Le 3 octobre 1793, il est enseigne sur le *Duguay-Trouin* puis il passe comme officier sur la frégate *La Cybèle* commandée par Pierre-Julien Tréhouart de Longpré et participe aux combats navals contre les vaisseaux du blocus anglais : *Le Centurion* et *La Diomède*. Le 22 octobre 1794 *La Cybèle* livra bataille aux côtés de *La Prudente*, *Le Jean Bart* et *Le Coureur* formant l'escadre de Jean-Marie Renaud. L'affrontement fut meurtrier et les vaisseaux anglais furent contraints de lever le blocus qui asphyxiait les îles de France et de Bourbon.

La Cybèle, réparée, se joignit ensuite à la division de Sercey qui mouilla au Port Louis le 18 juin 1796 en route pour les Indes. Joseph Collet fit plus que sa part de bravoure pour protéger et surtout approvisionner les îles.

Après la campagne des îles de la Sonde, *La Cybèle* rentra en France. Tréhouart et Joseph Collet vont alors se séparer. En mars 1799, il est à bord de *L'Indomptable* de la division Linois. Il prend part à l'expédition d'Égypte et au combat d'Algésiras de juillet 1801. *L'Indomptable* fut envoyé à St-Domingue en 1802. Le courage de Collet est enfin doublement récompensé : il est fait chevalier de la légion d'Honneur et il est promu capitaine de frégate.

En 1806, il commande *La Minerve* dans l'escadre du contre-amiral L'Allemand. Il est fait prisonnier par les Anglais le 24 septembre 1806 et ne sera libéré que cinq ans plus tard en juin 1811. Collet reprend immédiatement le service armé. Il commande *L'Auguste* de l'escadre Missiessy. En 1815, Joseph Collet commandant *La Melpomène* en Méditerranée est encore fait prisonnier par les Anglais. Il restera dans les geôles anglaises pendant six mois jusqu'à la fin des hostilités.

COLLET

À la Restauration, il poursuit sa carrière. Il commande *La Galathée*. En 1823, à bord du *Trident* il prend part au blocus de Cadix pour restaurer, selon le vœu de Louis XVIII, le roi Ferdinand VII dans son pouvoir absolu. Dans l'affaire il est fait commandeur de la Légion d'Honneur.

Ces années d'activités intenses en mer ou d'incarcération en Angleterre avaient gravement compromis sa santé. Après une pause administrative à Toulon, il retrouva le service actif pour effectuer le blocus naval d'Alger en 1827. Le 2 mars 1828, Charles X le fit contre-amiral. Mais son état de santé s'étant gravement empiré, le contre-amiral Collet fut évacué sur Toulon où il mourut le 20 octobre 1828.

LE DANGER EN 1794

Le 18 octobre 1794, l'apparition de deux vaisseaux de 50 canons (Hms Centurion et Hms Diomède) confirme les craintes d'invasion de l'Isle de France. Ces vaisseaux ont été envoyés par Newcome pour le blocus de l'île sur la côte Au Vent. Face au danger, un grand élan patriotique va traverser l'Isle de France : «Allez chercher l'ennemi». Telle est la consigne donnée à l'escadre de Renaud.

Le contact avec l'ennemi est effectué le 22 octobre. L'escadre française se compose de deux frégates : La Prudente (cpt. Renaud), La Cybèle (cpt. Tréhouart), d'une corvette : Le Coureur (cpt. Garaud) et de deux corsaires : Le Jean Bart (cpt. Loyseau) et Le Sans Culotte (X).

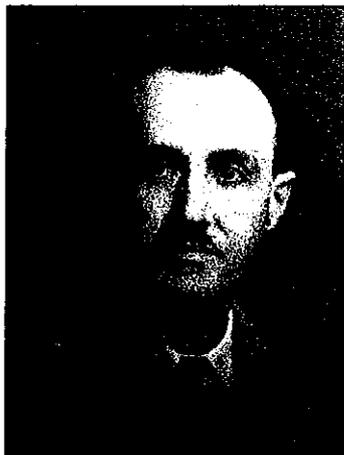
Le Centurion va affronter seul les canons français car le Diomède refusera le combat. Le blocus est levé, mais ce fut une victoire meurtrière : 38 tués et 95 blessés pour les Français et 27 blessés pour les Anglais.

M. Serviable, Et Mourir Pour Monplaisir

Sources

- F.G. Hennequin, *Biographie Maritime*, Paris, Régault, 1835-1837
- Am. Nagapen in *La Gazette des Iles*, n° 617, 1986

Illustration : Joseph Collet, (A. Roussin *Album de la Réunion*)



Henri CORNU

13 août 1904 - 2 juin 1993

Administrateur

Fils de René Cornu et de Marie Buroleau, Henri Cornu est né à la Rivière de l'Est, à Sainte-Rose, le 13 août 1904, où son père dirigeait une usine sucrière. Sa naissance — au milieu de 6 filles — a été saluée par son père, qui s'adressant au veilleur de nuit s'écria : "*Nassibou, sonne la cloche, mon garçon est né !*"

En 1911, la famille s'installe à Saint-Denis, au 129 rue Juliette Dodu, alors rue du Conseil. A 10 ans, il entre en 6^e, au lycée Leconte de Lisle. Il obtiendra le bac à 17 ans, section philosophie, en juillet 1921.

En septembre 1921, il part pour Paris et y prépare le concours d'entrée à l'Ecole Coloniale, où il est reçu en 1922. Il y restera trois ans et sera formé par des maîtres prestigieux comme Maurice Delaforge. Il en sort diplômé en 1925. Parallèlement, il prépare et passe sa licence en droit à la faculté de Paris. En 1925, après un concours, il suit l'Ecole des Officiers de Réserve de St-Cyr. Il passe six mois au camp de Coetquidan et six mois comme sous-lieutenant à Marseille, avant de revenir en congé à la Réunion, qu'il avait quittée depuis 5 ans. Il intègre alors le corps des administrateurs coloniaux. En 1927, il gagne l'Afrique qu'il avait choisie pour exercer sa profession d'administrateur, non par la voie traditionnelle Marseille ou Bordeaux et l'Atlantique, mais par l'océan Indien, jusqu'à Dar-Es-Salam et la traversée terrestre du continent africain d'Est en Ouest, par Bamako, le lac Tanganika jusqu'à Pointe-Noire, par les moyens de locomotion de l'époque (chemin de fer, camions ou tipoye, chaise à porteur et bateau sur les fleuves).

Après 2 ans de séjour en Afrique, il rentre à la Réunion, le 20 septembre 1929, après avoir retraversé le continent cette fois d'Ouest en Est et fait escale à Madagascar. Il en repart trois mois après pour Paris, où le sénateur Auguste Brunet, alors secrétaire d'Etat aux Colonies, le prend dans son cabinet.

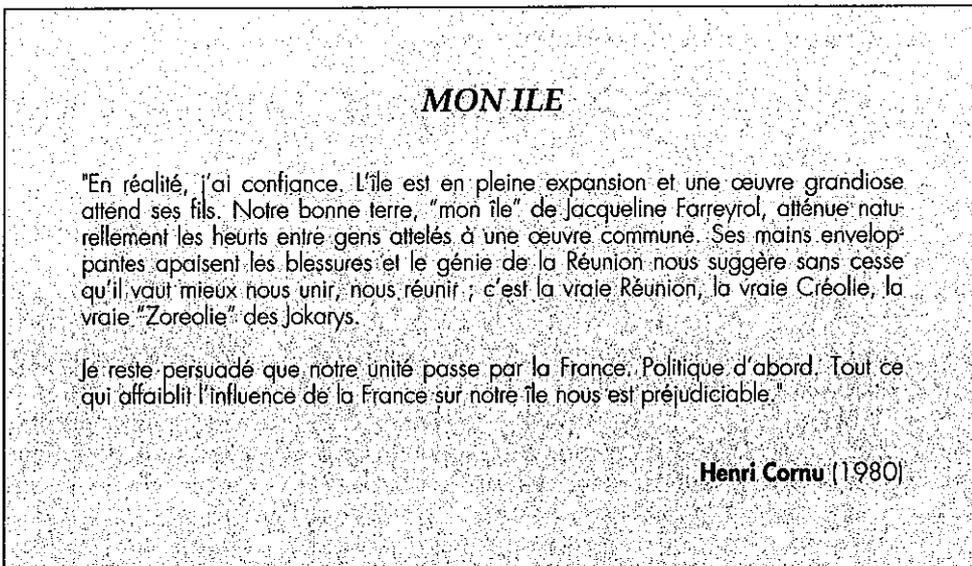
En 1931, il est nommé à Mayotte, comme chef de Cabinet du gouverneur, où il séjourne 2 ans, puis passe à Vohémar (Madagascar) comme chef de district. De retour à la Réunion, il épouse, le 29 octobre 1934, Louise Gérard avant de repartir quelques semaines plus tard à Paris où il soutient sa thèse de doctorat en droit en 1935. Il abandonna alors la carrière dans l'administration coloniale pour prendre du service auprès d'Emile Hugot dans l'industrie sucrière locale.

CORNU Henri

En septembre 1939, il s'engagea pour défendre la France. Fait prisonnier en Lorraine le 18 juin 1940, il passa 5 ans en captivité avant d'être libéré, le 6 avril 1945, par l'armée américaine. Il retrouva la Réunion début août 1945 et fit redémarrer l'industrie sucrière en sommeil pendant la guerre.

Intellectuel catholique d'une grande honnêteté, il créa et dirigea de 1963 à 1967, *La Voix des Mascareignes*, et participa à la vie culturelle de l'île. Décoré de la Légion d'honneur à titre militaire le 14 juillet 1959, titulaire des Palmes académiques, il se retira des affaires fin 1978. Il s'est éteint le 2 juin 1993.

Conférencier passionné de l'histoire de l'île, professeur d'économie politique puis de droit commercial à l'École de droit de la Réunion, il fut administrateur de nombreux organismes.



Bibliographie

Paris et Bourbon, Anchaing 1980

Source

Archives Familiales

Illustration : H. Cornu (*Archives Familiales*)



**Philibert
COMMERSON**

18 novembre 1727 - 13 mars 1773

**Médecin botaniste
Première expédition
au volcan de la Réunion**

Fils de Georges-Marie Commerçon, notaire royal et procureur syndic de la Ville de Châtillon, et de Jeanne-Marie Mazuyer, Philibert Commerçon naquit à Châtillon-les-Dombes le 18 novembre 1727. Il fit une partie de ses études à Bourg-en-Bresse avant de les achever à Cluny en Mâconnais dans un collège de Bénédictins. Son père voulait qu'il fasse du Droit, mais il sut négocier une double orientation différente : la botanique et la médecine. Il s'inscrivit à la faculté de Montpellier. Il fut reçu docteur le 9 septembre 1754. Il retourna au pays natal en croisant Voltaire à Ferney qui lui offrit un emploi de secrétaire. Commerçon refusa : Voltaire ne lui plaisait pas.

De retour à Châtillon, il échangea une correspondance volumineuse avec les botanistes Jussieu, Linné et Lalande ; il étudia pour Linné les poissons de la Méditerranée. En 1758, il fit la connaissance d'une "sensitive" : une jeune fille du Charollais, qui allait devenir son épouse. Après l'accord de M. Commerçon père, il épousa le 17 octobre 1760, Marie-Antoinette-Viviane Beau et s'installa comme médecin à Toulon ; Il incorpora à son patronyme un deuxième nom et devint *Commerçon des Humberts* (du nom du domaine qu'il reçut de son père). Elle devint son complice dans les recherches botaniques. Sa mort deux ans plus tard, le 19 avril 1762 - trois jours après la naissance de leur fils Anne-François-Archambaud - fut une tragédie. Endetté, il vendit le 23 août 1764 le domaine des Humberts.

Pour oublier sa douleur, il monta à Paris et fut nommé en 1764, médecin et botaniste du roi. En 1767, il fut nommé par M. de Praslin, ministre de la Marine, membre de l'expédition de Bougainville en Océanie. Il embarqua en février 1768 sur la flûte *l'Étoile* avec un domestique menu qui allait partager sa chambre et ses travaux durant la traversée. À Tahiti, Bougainville découvrit la supercherie : le domestique était une femme, Jeanne Barret. Les deux amants furent séparés et se retrouvèrent à l'île de France où ils arrivèrent le 8 septembre 1768.

A la demande du Roi, Commerçon se mit au service de l'Intendant Pierre Poivre, passionné de botanique. Il fut envoyé à Madagascar où il étudia la flore, la faune et l'ethnologie.

Le 4 décembre 1770 un cyclone força l'*Ambulante* à faire escale à l'île Bourbon, Commerçon passa onze mois dans l'île. Avec son dessinateur, Paul-Philippe Sauguin de

COMMERSON Philibert

Jossigny, il procéda au premier inventaire de la flore bourbonnaise. Il fit également la première expédition au volcan de la Fournaise. Cette expédition d'une vingtaine de jours (fin octobre-début novembre 1771) fut effectuée en compagnie de l'administrateur Honoré de Crémont, du chevalier de St-Lubin, et d'un jeune guide de 16 ans, Jean-Baptiste Lislet-Geoffroy, le futur membre correspondant de l'Académie Royale des Sciences.

L'expédition atteignit la Plaine des Sables par la Ravine de Langevin, descendit dans l'enclos par le Pas de Bellecombe et escalada le Piton de la Fournaise. Un cratère auquel on donnera son nom, rappelle le souvenir de cette première expédition.

Commerson dressa une liste des plantes médicinales poussant naturellement sur l'île et qui étaient importées à grands frais. « *C'est là que j'eus la satisfaction d'annoncer et de faire connaître aux habitants de l'île Bourbon, qu'entre autres richesses végétales que possédait leur territoire, ils foulaient aux pieds le galanga, l'acorus, la squine, le cubèle, la gomme élémi, le pareira brava, etc., toutes drogues officinales qu'on leur renvoie d'Europe, toujours pour le moins surannées, après les avoir exportées originairement de l'Inde, de la Chine et du Brésil.* »

Après le départ de Poivre, son successeur Maillard le chassa de la résidence qu'il occupait à l'Isle de France. Humilié, éccœuré, Philibert de Commerson mourut le 13 mars 1773 au quartier de Flacq (Isle de France). Il laissa un herbier et une œuvre scientifique considérables.

L'ARRIVÉE A L'ILE BOURBON

« De Saint Denis, île Bourbon le 12 janvier 1771 »

Monsieur mon très cher frère,

La scène est à présent à Bourbon où je viens de débarquer au retour d'un voyage de trois mois et demi que je viens de faire dans le sud de la grande île de Madagascar. J'aurais toutes sortes de raisons de me féliciter du succès de ce nouveau voyage si je n'y avais contracté une blessure que l'air salin de la mer a beaucoup agitée et qui m'a forcé de débarquer ici où j'ai été recueilli avec toute sorte de distinction par M. de Crémont, Commissaire ordonnateur de la Marine et y faisant fonction d'intendant, en sorte que j'y suis aussi bien qu'à l'Isle de France, où je compte retourner sitôt après ma guérison, qui je l'espère ne tardera pas bien longtemps. »

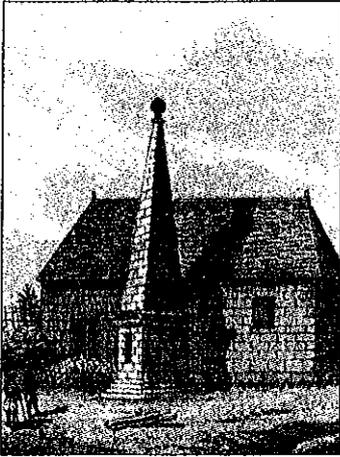
P. Commerson
Lettre à son beau-frère, le curé Beau

Source

Philibert Commerson, coll. édition Association St-Guignefort, 1993

Illustration : Philibert Commerson (coll. privée)

MS



Robert CORBET

Circa 1778-13 septembre 1810

**Marin,
Membre de l'expédition
pour la conquête de la Réunion**

Robert Corbet est né vers 1778 dans une vieille famille du Shropshire en Angleterre. Il entra dans la *Royal Navy* et gravit tous les échelons pour être nommé lieutenant en 1796. Il participa aux guerres navales révolutionnaires et napoléoniennes dans l'Atlantique et la Méditerranée.

. En 1801, commandant le *HMS Fulminette*, il se distingua au large des côtes égyptiennes. L'année suivante, en 1802, il obtint ses galons de commandant. Quand la guerre reprit en 1803 entre l'Angleterre et la France, après la paix d'Amiens, le commandant Corbet retourna sur le théâtre stratégique de la Méditerranée. Il servit sous les ordres de l'amiral Nelson qui remarqua sa bravoure et son intelligence tactique. En 1806, il fut promu capitaine.

Il quitta la Méditerranée pour le Rio de la Plata en Amérique du sud. Puis, à bord de la frégate *la Néréide*, il servit au Cap de Bonne Espérance jusqu'au mois d'août 1808. Ensuite on lui donna l'ordre de rallier Bombay aux Indes anglaises. Ce fut le tournant dans sa carrière. Il s'attira l'inimitié de l'amiral Edward Pellew, vicomte d'Exmouth. Pis, il fut accusé par son propre équipage de cruauté. Il demanda à passer en cour de l'amirauté pour défendre son honneur. La cour siégeant au Cap de Bonne Espérance, Corbet reprit la mer pour la pointe australe de l'Afrique. Durant le voyage, il dut même mater une mutinerie.

Le 21 août 1809, Corbet qui se trouvait au large de l'île Bourbon attaqua et captura des bateaux dans la rade de St-Paul. Il harcela à plusieurs reprises la batterie côtière de Ste-Rose, y effectuant plusieurs débarquements notamment les 11 et 23 août 1809. Il rallia ensuite l'Angleterre, et toucha Plymouth au printemps de 1810. Il prit alors le commandement de *HMS Africaine*. Sa réputation l'avait-il précédé ? Son nouvel équipage tenta une mutinerie en arguant que Corbet était « *un monstre cruel* ».

Corbet va revenir dans l'océan Indien où les événements vont se précipiter : conquête de l'île Bourbon par les Anglais le 9 juillet 1810, victoire navale au Grand Port (Isle de France) d'une escadre française sur les forces anglaises. Ce fut la dernière victoire navale de la France sur l'Angleterre. Cet exploit auquel participa l'amiral créole Bouvet est d'ailleurs inscrit à l'Arc de Triomphe de l'Étoile à Paris.

CORBET Robert

L'*Africaine* arriva dans la zone le 11 septembre 1810. Alors qu'il se préparait à jeter l'ancre à St-Denis de la Réunion, — le nouveau nom de l'île Bourbon — le 12 septembre 1810, deux frégates françaises apparurent (l'*Astrée* et l'*Iphigénie*). Sans hésiter Corbet se lança à l'attaque. Ce fut une folie, car l'escadre française était commandée par l'amiral Bouvet, traquant la *Boadicea* du commodore Rowley. La bataille s'engagea à trois heures du matin. Au premier échange, Corbet fut tué, amputé du pied droit. L'*Africaine* amena ses couleurs une heure plus tard. Il fut relaté que les hommes de Corbet refusèrent de gagner la moindre victoire pour leur capitaine qui était brave mais brutal.

Bouvet ne put conserver longtemps l'*Africaine* qui fut reprise par l'escadre de Rowley qui arriva de St-Paul. Corbet fut provisoirement enterré à Ste-Rose et un monument commémoratif érigé. Son corps a été par la suite transféré en Angleterre.

MOURIR À LA RÉUNION.

« La frégate *Africaine* arriva ici avec des messages de l'Angleterre aux environs du 12 du mois dernier, mais au moment où elle se préparait à ancrer à St-Denis, deux frégates françaises qui avaient bloqué l'île ces derniers jours, firent leur apparition et le commodore Rowley du *Boadicea*, le seul navire qui restait en ces eaux était à St-Paul à quelques lieues de St-Denis. Il se mit immédiatement en route lorsqu'il apprit l'arrivée de l'*Africaine*, dans le but de rejoindre ce navire, mais le capitaine Corbet de l'*Africaine* avec une malencontreuse mais louable ardeur attaqua l'ennemi, alors que le *Boadicea* était encore trop éloigné pour l'aider. Un combat si inégal ne resta pas longtemps sans résultat. L'*Africaine* était aux mains de l'ennemi avant que le commodore Rowley ne puisse intervenir. Le capitaine Corbet et la majeure partie de l'équipage ayant été soit tué ou blessé. La judicieuse et compétente conduite du commodore Rowley obligea les frégates françaises à abandonner leur proie, une épave complète, qui fut remorquée, jusqu'à Saint-Paul. Les messages du capitaine Corbet ayant été jetés par-dessus bord, conséquemment nous ignorons la nature de leur contenu.

Il est tout à fait dommage que cette affaire ait pris une si fâcheuse tournure, car il n'y a pas de doute, les bateaux ennemis auraient été capturés si nos deux frégates avaient attaqué ensemble. Cela nous aurait donné à nouveau la suprématie dans ces mers et aurait privé le général Decaen d'une partie respectable de son armée sur laquelle il comptait pour la défense de l'Isle de France plus tard. »

John Abercromby, 12 octobre 1810.

Source

Jean Alby/Mario Serviabile, *Bourbon anglaise ou la correspondance d'Abercromby*, ARSTC, coll. Mascarin, 1989.

P. J. Barnwell, *Dictionary of mauritian biography*

Illustration : Monument Corbet à Ste-Rose (Roussin)

MS



Joseph COURT

1^{er} juillet 1881 - mai 1948

Gouverneur de la Réunion

Joseph-Urbain Court est né le 1^{er} juillet 1881 à Lutzelhouse dans le Bas-Rhin. Il est le dernier enfant d'une fratrie de six, issue d'un père Provençal et d'une mère Alsacienne. La région étant sous occupation allemande, la famille est expulsée en pleine nuit en 1887 pour «soutien à la cause française».

Après des études à Paris, Joseph Court entre major de sa promotion à l'Ecole Coloniale. Il sert à Dakar auprès du gouverneur-général Ponty et passe à distance sa licence de sciences. Malade du paludisme, il est nommé à Casablanca avant d'être appelé à Rabat par Lyautey puis à Paris où il devient membre de la commission des Réparations. Il est nommé gouverneur par le Président Poincaré.

Il retrouve le Sénégal en 1924 avant de faire l'intérim comme gouverneur au Soudan en 1929. Le ministre Marius Moutet le nomme gouverneur du Niger fin 1936.

Nommé au poste de gouverneur de la Réunion le 28 octobre 1938, le gouverneur de 2^{ème} classe Joseph Court arrive dans l'île par le *S/S Général Metzinger* le jeudi 15 décembre à 6 heures du matin au Port. Il est accompagné de son chef de cabinet, M. Pillet. L'événement le plus marquant de son mandat sera l'entrée de la France dans le deuxième conflit mondial.

L'opinion publique réunionnaise, qui a suivi les péripéties de la diplomatie, est déjà prête à la guerre. Avec l'amélioration des moyens de communication la Réunion va vivre les moments dramatiques de l'invasion de la Pologne. Le 1^{er} septembre 1939 la mobilisation est décrétée à la Réunion. Joseph Court fait placarder dans toute l'île les affiches de mobilisation. La TSF annonce gravement la nouvelle. A la radio le gouverneur Court déclare : «*notre nation debout à côté des pays alliés répondra par la victoire au défi cynique porté par un chef barbare aux principes sacrés de la conscience humaine.*»

Le patriotisme est tel à la Réunion, qu'un service spécial sera mis en place par la police afin de dissuader les réservistes d'affluer vers St-Denis. Même sans appel, ceux-ci gagnent le chef-lieu, surchargeant les trains et créant ici et là quelques accrochages.

Court prendra toute une série de mesures de guerre visant à organiser la défense militaire de l'île et assurer l'approvisionnement de la population. Sur le plan

COURT Joseph

économique, un service des échanges commerciaux est créé. Son rôle consiste à gérer les stocks de vivres et produits importants et à procéder à leur répartition. Les services de police sont invités par le gouverneur à exercer la plus grande vigilance pour éviter le marché noir et la flambée des prix. Après le départ des premiers convois de soldats pour les fronts ou pour Madagascar, le gouverneur Court signalera au Ministre des Colonies les cas de décès parmi les Réunionnais à cause de conditions d'hygiène déplorables.

Fin 1939 le gouverneur fera valoir ses droits à la retraite et quittera l'île dans les premiers jours de 1940. Il est mis en retraite anticipée. Il meurt à Paris en mai 1948 d'une embolie pulmonaire post-opératoire.

LES FORCES SPIRITUELLES

«Nous voulons remettre en honneur les forces spirituelles, c'est-à-dire, le respect de la discipline, le goût du travail bien fait, le culte du beau, et pour chacun, le sentiment du devoir. C'est l'ensemble de ces vertus traditionnelles qui a fait de tout temps la grandeur de notre pays»

Joseph Court, 31 mai 1939

Source

R. Lucas/M. Serviabile, *Les Gouverneurs de la Réunion*, CRI, St-Denis, 1986

Illustration : Joseph Court (ADR)

MS



Honoré de CREMONT

26 février 1731 - circa 1800

Administrateur

Cyr-Honoré-François de Crémont naquit à Versailles le 26 février 1731. Le 1^{er} janvier 1746 il entra comme élève dans la marine pour devenir écrivain du roi le 15 octobre 1751. Après une campagne au Canada sur *L'Opiniâtre*, il fut nommé écrivain principal le 13 février 1758. Il va servir dans l'escadre d'Aché sur *L'Illuste* dans la campagne aux Indes. Le 1^{er} février 1765 il devint sous-commissaire de la marine à l'Isle de France, commissaire au 1^{er} janvier 1766 et six mois plus tard premier conseiller aux Conseils Supérieurs des Iles de France et de Bourbon.

La rétrocession des Iles de Bourbon et de France au roi par la Compagnie des Indes, décidée en août 1764 ne fut effective qu'en 1767 car la liquidation présentait beaucoup de difficultés. Une nouvelle organisation administrative se mit en place. Le gouvernement général des deux îles fut confié conjointement à un gouverneur lieutenant général et à un intendant, tous deux résidant à l'Isle de France. Ils étaient représentés à Bourbon par un commandant particulier et par un commissaire général ordonnateur. Le 12 septembre 1767, Honoré de Crémont devint le premier ordonnateur de Bourbon et représentant de Pierre Poivre, le gouverneur commandant de l'île étant M. de Bellecombe.

La tâche d'Honoré de Crémont de 1767 à 1778 à Bourbon fut immense. Il institua les fabriques destinées à l'entretien des églises, administra les fonds de la commune générale provenant de l'impôt de capitation, réorganisa les milices qui prirent le nom de troupes nationales, développa les travaux de voirie d'adduction d'eau et d'assainissement et se préoccupa de faire de Bourbon le grenier vivrier de tout l'océan Indien. De façon générale il va assurer avec discrétion le progrès et la prospérité des deux îles.

Le vrai fondateur du St-Denis moderne c'est cet homme méconnu ! Dès 1768 il se livre aux réparations indispensables dans une ville décrépie et sordide pour en faire le plus beau centre urbain de toute la mer des Indes.

En mars 1775, Monsieur de Crémont chargea le chevalier Banks, arpenteur du Conseil Supérieur de lever un nouveau plan du chef lieu. Ce plan, homologué par jugement du tribunal terrier le 16 décembre 1777, est l'élément fondamental de l'urbanisme dionysien. Au moyen de ce plan de Crémont détermina l'étendue et les véritables limites du quartier de St-Denis. La trame urbaine ne changea plus jamais.

de CREMONT

De Crémont fixa le nombre de rues et de places et donna un nom à chacune d'elles. Il recueillit les eaux perdues de la Rivière St-Denis pour faire tourner les roues des moulins à blé du Bas-de-la-Rivière. Bory de St-Vincent conserve de lui l'image d'un «*petit homme turbulent et plein d'amour propre*», ami et disciple de Poivre.

Il quitta Bourbon en 1778 aussi pauvre qu'il était arrivé. A partir du 1^{er} avril 1788 il touche une pension de 12 000 livres qui lui sera enlevée en 1790. Dans les dernières années de sa vie il dut accepter un poste insignifiant de 1 500 francs au bureau des archives des Colonies à Versailles. Il mourut à Paris vers 1800.

Pour Lefebvre de Chantraine, il demeure «*le véritable créateur*» de la colonie.

L'ORDONNATEUR

Il était un officier supérieur de l'administration de la marine qui était chargé sous les ordres du gouverneur de l'administration de la Marine de la Guerre et du Trésor de la direction des travaux de toute nature, autre que ceux des ponts et chaussées, et des communes (qui dépendaient du directeur de l'Intérieur) et de la comptabilité générale pour tous les services.

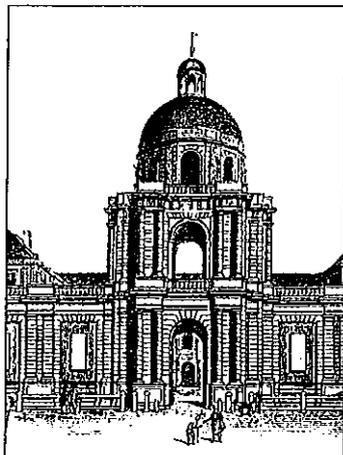
- Il contresignait en ce qui avait rapport à son administration, les décrets coloniaux ainsi que les arrêtés, décisions et règlements du gouverneur.
- Il était personnellement responsable de tous les actes de son administration hors les cas où il justifiait, soit avoir agi en vertu d'ordre formel du gouverneur et leur avoir fait, sur ces ordres, des représentations qui n'avaient pas été accueillies, soit avoir proposé au gouverneur des mesures qui n'avaient pas été adoptées.

La fonction d'ordonnateur fut supprimée par le décret du 15 septembre 1882 et ses attributions furent réparties entre le chef du service administratif de la mairie, le directeur de l'intérieur et du trésorier payeur.

Sources

- G. Azéma, *Histoire de l'île Bourbon*, Paris, 1859
- Maillard, *Notes sur la Réunion*, Paris, 1863
- M. Serviable, *St-Denis la Clef du Beau Pays*, St-Denis, 1988

Illustration : Sceau d'Honoré de Crémont



Félix **CREPIN**

8 juin 1842 - 13 juillet 1918

Magistrat
Sénateur de la Réunion

Félix Crépin est né à Frévoy, dans le Pas-de-Calais, le 8 juin 1842. Rien ne prédestine, ce nordiste à accomplir sa carrière aux colonies, sinon une préférence affichée pour la République, à une époque où la Restauration monarchique tient le haut du pavé. Nommé substitut du Procureur de la République de Saint-Quentin le 19 septembre 1870, il se retrouvera le 7 novembre 1873, conseiller auditeur à la Cour d'Appel de la Réunion. Comme il l'écrira lui-même, « *les magistrats républicains étaient alors expédiés aux colonies par le gouvernement de l'ordre moral...* ».

Félix Crépin débarque à Saint-Denis le 19 janvier 1874, mais il n'y restera pas longtemps : le 20 mai 1875, il est nommé, à 32 ans, Procureur de la République de Pondichéry. Trois ans plus tard, retour à Saint-Denis où il est nommé juge d'instruction le 8 janvier 1878. Le séjour sera encore court puisqu'en janvier 1879 il se retrouve à la Martinique, où il deviendra Premier Président de Cour d'Appel le 12 juillet 1886. Le 13 mai 1887, nouveau retour à la Réunion, avant un nouveau départ, cette fois-ci pour l'Indochine: le 27 février 1894, il est nommé Premier Président de la Cour d'Appel de Saïgon. Il deviendra ensuite Procureur Général du Tonkin avant de prendre sa retraite à la Réunion.

Nommé Conseiller Privé du gouverneur, il coulera des jours tranquilles dans sa propriété de Chambly, à Sainte-Suzanne, avant de s'intéresser à la politique active à un âge avancé. Le 8 janvier 1905, à 62 ans, il est candidat aux sénatoriales. Honorablement battu par Louis Brunet, il récidive un an plus tard, après le décès de Brunet, le 26 décembre 1905. Il est alors soutenu par le « Comité Républicain Libéral », qui se définit comme « anti-blocard », (conservateur)... « *Rejetant l'éternel mirage de l'immigration anglo-hindoue* », il se dit partisan de l'immigration des Indiens de Karikal et de Pondichéry, « *soumis à la domination de la France* ». Accusé d'être un « ennemi de l'agriculture », il se fait élire, le 15 mars 1906, vice-président de la Chambre d'Agriculture. Le 20 mars, il reçoit le soutien du vieux député François de Mahy qui dit de lui: « *C'est un ferme républicain dont les attaches avec la famille créole en font un enfant du pays* ». Le 25 mars, c'est l'ancien député Dureau de Vaulcomte qui se prononce à son tour pour la candidature Crépin. Ce même jour, il est élu sénateur de la Réunion par 120 voix contre 91 à Adrien Couturier, directeur du Crédit Foncier Colonial.

Aussitôt frappé par une crise de paludisme (!) le nouveau sénateur s'embarque pour la Métropole le 2 juin 1906, en compagnie de François de Mahy, dont ce sera le dernier voyage.

CREPIN Félix

Réélu sénateur le 7 janvier 1912 (par 180 voix contre 20 au radical-socialiste Jules Auber), il se fait remarquer au Palais du Luxembourg par ses dénonciations des « ingérences » des gouverneurs dans la vie politique locale. Pendant la Grande Guerre, il deviendra à Paris « ...l'intermédiaire entre les mobilisés créoles et leurs familles. Il aidait de sa bourse les besogneux, regrettant, disait-il à chaque courrier, de ne pouvoir faire plus. La correspondance qu'il entretenait avec le front et la Réunion était si volumineuse qu'il n'y suffisait pas. Heureusement, une compagne admirable l'aidait de toutes ses forces. Leur demeure était transformée en une sorte de magasin de colis postaux... »

Le sénateur Crépin ne verra hélas pas la victoire, et la fin de sa vie sera tragique: Fin juin 1918, sa fille Marie-Andrée est emportée, à l'âge de 11 ans, par une méningite foudroyante. Deux semaines plus tard, sans doute anéanti par ce deuil inattendu, il meurt à son tour, le 13 juillet 1918, à l'âge de 76 ans. Le 16 juillet, le drapeau est mis en berne au Conseil Général, et le 3 août, une messe de requiem est célébrée en la cathédrale de Saint-Denis. Le *Nouveau Journal* s'étonnera d'ailleurs de « l'absence du gouverneur, ou de son représentant ». Un autre journal, *la Patrie Créole*, saluera la mémoire de « cette grande figure coloniale qui disparaît ». Il avait épousé Héloïse Bellier en 1904 ; ils eurent trois enfants : Caroline, née et morte en 1906, Marie-Andrée et Maurice né en 1908.

ESCLAVE DE LA PAROLE DONNÉE

« ... Ma carrière de magistrat s'est poursuivie au grand jour, presque entièrement au milieu de vous. Vous me connaissez. Vous savez que je ne suis pas homme à être le prisonnier d'un groupe ou d'une coterie; que je suis indépendant; que j'entends rester moi-même. Je ne suis l'esclave que de la parole donnée et des engagements pris. Mes amis politiques le savent et c'est pour cela sans doute qu'ils m'ont offert la candidature au Sénat (...). En résumé, je demande l'indépendance et la dignité de la Magistrature; la probité chez les administrateurs; la liberté rendue aux communes de disposer de leurs ressources... Vive la République ! Vive la Colonie ! Vive la liberté !

Profession de foi de Félix Crépin. Vendredi 9 février 1906.

Source

« *Nouveau Journal* » et « *Patrie Créole* » (1906-1918) (ADR)

Illustration : Dôme du Palais de Luxembourg (coll. privée)



Gaston
CROCHET

25 juillet 1896 - 19 mai 1973

Enseignant
Homme politique

Fils de Camille Crochet et de Clotilde Pinot, Gaston-Jean-Baptiste est né à la Plaine-des-Palmistes le 25 juillet 1896. C'est au village natal qu'il passe son enfance, entouré de son frère Claude et de sa sœur Camille. Il poursuit ses études à la Plaine, puis à St-Benoît où, d'ailleurs, il commence à enseigner en 1916.

De 1917 à 1919, il est mobilisé pour la 1^{re} guerre mondiale. Pendant 77 jours, du 26 août au 17 novembre 1918, il est envoyé au front européen. A la fin de la guerre, de retour dans l'île, il est instituteur stagiaire. D'abord itinérant, c'est en septembre 1926 qu'il est nommé à la Plaine-des-Palmistes.

Le 1^{er} novembre 1939, il est de nouveau mobilisé. A la fin de la guerre, il retrouvera ses fonctions dans l'établissement palmi-plainois jusqu'au 15 juillet 1959, date à laquelle il prend sa retraite.

Parallèlement à sa carrière dans l'enseignement, Gaston Crochet a également participé à la vie politique réunionnaise. En avril 1923, il est nommé président de la délégation spéciale de la Plaine-des-Palmistes, fonction qu'il occupera de nouveau en 1945. Elu maire de la commune en 1953, il sera régulièrement réélu jusqu'en 1971. Son parcours au Conseil Général est identique. Elu la première fois en 1951, il achève son dernier mandat en 1970. Son passage dans la vie politique a notamment été marqué par l'acquisition de 26 hectares de terrain Patu de Rosemond, où se trouvent aujourd'hui les principaux édifices publics et lotissements communaux, et de 11 hectares sur lesquels sont construits le terrain de football et le gîte rural communal. C'est également sous son mandat qu'a été rédigé, en collaboration avec l'architecte départemental, le plan directeur qui devait conduire au développement et à la transformation de la Plaine-des-Palmistes.

A la fin de ses mandats, en 1971, la plupart des édifices publics étaient construits. Ont également été réalisés le captage des sources et une grande partie de la distribution d'eau potable, l'électrification des villages et le CD 55 favorisant le désenclavement de la Petite Plaine.

Gaston Crochet a pu encourager et favoriser le développement de l'agriculture et de l'élevage. En revanche, il a assisté, impuissant, à l'échec de la culture du thé, et à la fermeture de l'usine, également construite sous son mandat.

CROCHET Gaston

Entre autres distinctions, Gaston Crochet était détenteur de la médaille de Bronze, du titre de chevalier du Mérite civil, des Palmes académiques, du Mérite agricole et de la Légion d'honneur.

Gaston Crochet s'est éteint le 19 mai 1973 à la Plaine-des-Palmistes.
Le collège de la commune porte désormais son nom.

LE COLLEGE DE LA PLAINE DES PALMISTES

"...Après plus de 41 ans de bons et loyaux services, Monsieur Crochet prenait enfin sa retraite.

Il s'était ainsi dévoué pour transmettre son savoir à plusieurs générations de jeunes. Et je suis sûr qu'aujourd'hui encore, dans notre commune, ses anciens élèves sont encore nombreux et se souviennent de lui comme d'un enseignant de grande valeur pratiquant son métier tout comme un sacerdoce.

Mais avant de prendre sa retraite, Monsieur Gaston Crochet devait avoir l'occasion de démontrer, outre ses qualités d'enseignant, celles d'administrateur...

Au cours de ses divers mandats, Monsieur Crochet a réalisé certaines opérations qui ont donné un nouveau visage à la commune...

Ses brillantes qualités, son sérieux, son amour de sa commune, son pays, la Réunion au sein de la France lui ont valu de nombreuses distinctions."

Discours du maire, 17 décembre 1984

Source

Archives Familiales

Photo : G. Crochet (Jibé)



François
CUDENET

5 novembre 1836 - 12 décembre 1913

Peintre-photographe
Pionnier du cinéma à la Réunion

Le 5 novembre 1836, à St-Pierre, est né François Cudenet, fils de François-Marie Cudenet négociant et d'Amélie Armanet. Son père, originaire de St-Malo, s'était installé à la Réunion où il avait dirigé une tannerie.

Après de brillantes études, il obtint un poste de professeur de mathématiques et de sciences naturelles au collège de sa ville natale. Mais ce sont les arts plastiques qui le passionnent. Pratiquant le dessin et la peinture depuis son plus jeune âge, il se lança dans l'aventure de la photographie d'art. Ce fut l'échec et il dut fermer son cabinet de photographie. Mais à quelque chose malheur est bon, car il put se consacrer totalement à la peinture. A l'exposition des Beaux-Arts du 12 juin 1864 à St-Denis, il obtint la médaille d'argent, devançant Constant Azéma. Le 17 juillet 1880, la société Sciences et Arts lui décerna sa médaille d'argent dans la catégorie Fruits et Fleurs pour ses œuvres exposées.

En janvier 1896, lors d'un voyage à Paris, il assista au Grand Café à une séance de cinématographie des frères Lumière. Il fut enthousiasmé par cette nouvelle invention. Il décida d'acheter le nouvel appareil de projection et de proposer cette attraction culturelle aux Réunionnais. Il retourna dans l'île natale avec un projecteur Mendel. La première séance eut lieu le 17 décembre 1896, à 10H00, à l'Hôtel de Ville de St-Denis. Les séances attirèrent une foule considérable et il envisagea même d'en faire profiter les Mauriciens.

François Cudenet, une fois l'engouement tombé, retournera à ses anciennes amours. A l'Exposition de 1911 à Paris, il fit admirer "son pinceau plein de couleurs tropicales" : fruits de la Réunion saisissants de vérité mais également chrysanthèmes et natures mortes. Le 17 juin 1913, il fut nommé par le gouverneur Garbit, "membre fondateur" de l'Académie de la Réunion. Cette consécration n'intervint que peu de temps avant sa mort, quelques mois plus tard.

Ce franc-maçon aimait, semble-t-il, se laisser aller à la provocation pour choquer la société bien-pensante sudiste. Veuf très jeune, il avait ostensiblement refusé le mariage religieux avec sa seconde femme - le couple eut quatre enfants.

CUDENET François

Il mourut le 12 décembre 1913 sans avoir pu mener à terme un ouvrage illustré complet sur la Réunion. François de Mahy, le député de St-Pierre en avait d'ailleurs rédigé la préface. Préface qui parut en août 1903 sous le titre de *Aperçu Historique sur l'île de la Réunion* dont de Mahy précisait qu'il fut écrit "pour servir de préface à un grand ouvrage scientifique et artistique de son compatriote et ami François Cudenet sur la Réunion, ouvrage en préparation".

Mézière Guignard dans son hommage funèbre souligna l'encyclopédisme de François Cudenet : "D'ordinaire la Nature partage ses dons entre ses favoris. Exceptionnellement libérale envers François Cudenet, elle les a tous versés et réunis sur lui. Art, science, littérature, qualités pratiques : elle lui a tout donné à la fois et elle a voulu qu'il réussit et se distinguât en toutes les choses de l'intelligence".

La ville de St-Pierre a donné son nom, en 1992, à l'ancienne place d'Armes qui se trouve devant le cinéma Rex.

LE CREDO DE CUDENET

"La vie s'arrête au tombeau. Mais quoique borné à la Terre, l'Homme n'en doit pas moins, pour cette Terre, se perfectionner sans cesse et sa grandeur. Il n'a pas raison d'être que de chercher le vrai, d'aimer le beau et de pratiquer le bien".

(Propos rapportés par **Mézière Guignard**)

Source

- Yves Baunez in *Le Quotidien* du 17 février 1993
- *Revue de l'île de la Réunion Politique Economique Sociale*, St-Denis, le 6 novembre 1913

Illustration : F. Cudenet (Jibé)